

« Oumelkheir » ou le roman des défis

Khedidja KHELLADI

Chargée de cours à l’Institut d’interprétariat et de traduction.

Mais qu'allait-il donc faire dans cette galère, Abdelkader de Clauzel qui proclama un jour qu'il préférait voir sa fille "lire et s'instruire plutôt que de bousculer marmites et fait-tout" ? (p.18). Et ceci dans les années 1950.

Ce sont précisément les heures et malheurs de cette entreprise, hasardeuse pour l'époque, il faut le dire, les remous qu'elle provoque entre les femmes convaincues que "l'instruction des filles est une chose absurde" (p.9) et les hommes prêts à offenser celle qui osait y prétendre que l'auteur d'*Oumelkheir*⁽¹⁾ va nous restituer à travers la vie de l'héroïne qui donne au roman son titre.

Ce roman de 414 pages publié par l'ENAL en 1989 est un véritable document sociologique. Décrivant l'enfance et l'adolescence d'une fillette des Hauts-Plateaux que rien ne prédestinait à sortir du lot des analphabètes, si ce n'est l'obstination d'un père éclairé et échaudé par le sort réservé aux femmes incultes ("Si ma pauvre sœur était instruite, elle aurait tenu tête à son mari", regrette-t-il (p.17), l'auteur retrace en fait les prémisses des changements socio-culturels qui pénètrent dans l'Algérie traditionnelle des années 1950. On retrouvera dans ce roman des analyses du milieu féminin et des relations entre les générations. Ceux qui s'intéressent aux problèmes d'éducation pourront, à partir de ce texte, retracer l'histoire de l'école (contenu des programmes, rôle social des instituteurs...). Sur la plume Sergent-major on croirait humer le parfum de l'encore violette. La vie quotidienne, décrite jusque dans ses moindres détails, restitue avec rigueur l'ambiance et l'atmosphère de l'époque. Pensez donc que vous pouvez retrouver le dessin, les couleurs, la disposition de l'affiche annonçant la programmation d'un film de Tino Rossi.

Certaines mères auraient plaisir à savoir qu'une de leurs filles a redonné vie, par les mots, à leur bonne vieille habitude de se tenir informées de la mode, malgré leur enfermement derrière les murs de la maison : les fillettes faisaient justement le relais entre le marchand de tissus et les couturières qui recevaient des échantillons avec toutes sortes d'indications utiles à leurs choix : métrage, prix... On apprend ainsi qu'une certaine découpe de manches pouvait donner un instant à ces dames l'allure de justicières : "Des manches d'avocat", précise la mère d'*Oumelkheir* (p.73). Et

1) Houaria KADRA-HADJADJI, *Oumelkheir*, éd. ENAL, 1989, 414 p., 89,95 DA.

que dire alors du costume du père décrit jusque dans la disposition du moindre bouton ! Ce n'est pas seulement dû à l'admiration filiale. Et ainsi, tout le long du roman, jamais la précision n'est sacrifiée devant la somme d'informations recueillies et restituées. Les données familiales ou sociales à partir desquelles est bâtie l'intrigue romanesque sont ainsi finement analysées, jusqu'à constituer un véritable réseau dont les lignes principales convergent vers Oumelkheir et ses questionnements incessants sur ses relations au monde. Ces questions que l'auteur a fait siennes sont passées au crible d'une observation minutieuse.

En particulier, nous mettant d'emblée en contact avec le clan des femmes, l'auteur insiste sans complaisance, quoique toujours avec un souci, sinon de compréhension, du moins d'explication, sur les divisions et les mésententes larvées qui les guettent. Aussi différentes les unes des autres que peuvent l'être Laalia, la diligente, la vive, l'accomplie (p.9-10) ou Maazouza qui palpe subrepticement la peau de mouton offerte par sa belle-sœur pour vérifier que son épaisseur est signe du respect qu'on lui doit chez soha qui, seule, mérite avec la Vénérable l'estime de Abdelkader, ces femmes n'en vivent pas moins selon les mêmes lois, les mêmes règles en elles imprimées depuis leur plus tendre enfance, depuis des générations entières. Il y a d'abord la soumission à l'homme, père, frère, mari ou même fils. Il sera toujours craint jusqu'à devenir ce "il" tout puissant, référent de la seule autorité qui compte : "Oui, j'ai eu beau *lui* en parler, *il* n'a jamais daigner m'écouter... Tu devrais *le* relancer; Ma Zoulakha, *il* te respecte beaucoup", se contente de constater Laalia (p.13). Elevées ainsi dans cette attitude de soumission, non seulement tolérée mais acceptée, elles tirent un véritable sentiment de satisfaction à s'activer du matin au soir pour le bien-être de leur famille, soucieuses de ce seul bien-être dont elles font leur raison de vivre.

Travaillant sans relâche, fourmis s'activant du matin au soir, elles pourraient affirmer elles aussi : "Jamais je ne m'ennuie". Et comment le pourraient-elles, en effet ? Elle est si grande l'habitude prise de vivre ainsi que cet état de choses, apparemment pour elles établi, devient une seconde nature, un inné. A tel point qu'ayant intériorisé ce rôle, les femmes deviennent non seulement des ennemis les unes pour les autres, mais constituent un véritable obstacle organisé contre un quelconque changement en leur faveur. Elles vanteront, par exemple, les contraintes à elles imposées, comme la preuve d'un intérêt qu'elles suscitent : "Il arrivait que ces sorties soient restreintes, voire interdites par les époux et que les femmes rivaillissent à qui sortirait le moins" (p.71). Leur énergie sera par contre dépensée, après le ménage, dans des discussions oiseuses où elles se mettront en cause elles-mêmes. Que de temps perdu à raconter les potins de la ville concernant telle femme qui aurait quelque peu dérogé aux lois régissant sa condition ! Quelle tension dramatique est investie dans les rites exécutés pour corriger les effets du mauvais œil, d'une "envieuse" précisément. Jamais au masculin, ce mot. "Et tu n'as pas remarqué aucune femme au regard suspect ?" (p.5) interroge Ma Zoulakha, cherchant à se rappeler quelle démonie a pu frapper de ses regards sa fille adoptive, au point de la faire bayer aux corneilles à l'heure du café.

Prenant ainsi en quelque sorte ses distances avec sa société originelle pour l'observer à loisir, Oumelkheir cependant ne lui manquera jamais de respect. Parfois l'ironie révèle la tendresse derrière les refus. Apparente soumission mais plutôt signe d'une éducation privilégiant les relations d'âge, le respect des personnes plus que des idées qu'elles véhiculent, malgré elles et parfois même sans y réfléchir.

C'est sur cette appréhension particulière des relations humaines qu'est axé le deuxième point fort du roman : Oumelkheir et les siens. Même si Oumelkheir sent qu'on l'humilie, qu'on ne lui répond pas comme à un être doué de raison, elle accuse le coup. Raisonnabillement peut-être, trop raisonnabillement pour une enfant. Et assurément, Oumelkheir a accusé intérieurement tous les coups, dans une solitude dramatique qui la mènera aux portes d'une véritable tragédie pour son âge. Acculée à se débattre seule avec les questions que toute fillette se pose sur sa physiologie, elle ira jusqu'à refuser son corps. Oumelkheir ne comprend pas pourquoi toutes ses interrogations, aussi innocentes fussent-elles, n'attirent que réprimandes et récriminations, quand elles ne sont pas tournées en dérision par les adultes. Elle ira jusqu'à refuser son corps à propos duquel toute question sera érigée en problème. Car, et ceci peut paraître paradoxal et l'est au demeurant senti comme tel par la petite Oumelkheir, car si le corps féminin doit être gommé, oublié, effacé, il est toujours là. Les soucis pour le préserver en le protégeant en font le centre focal de toutes les discussions. Ce qui déroute Oumelkheir dans ses raisonnements logiques d'enfant et la pousse à poser des questions incongrues aux yeux des adultes. Sa conclusion sera dramatique : si le désir de se suicider la hantera parfois, le malaise et le regret d'être née femme, toujours : "Qu'avait-elle fait pour être fille ? Pourquoi avait-elle hérité de cette condition malheureuse qu'elle jugeait maintenant révoltante, inacceptable ? Y avait-il un avantage quelconque à être née fille ? Aucun !" (p.268). La peur est le corollaire nécessaire aux mises en garde qu'on inculque aux filles dès leur plus jeune âge. A tel point qu'on est en droit de se demander si leur innocence fut jamais préservée. La peur que l'on s'obstine à placer partout : le père, l'ogresse, les forces occultes... Que de pouvoirs incontournables et incontrôlables pour la trop frêle Oumelkheir ! Mais qui ne paraîtra pas fragile face à cette ogresse dont on disait particulièrement qu'elle "s'en prenait aux filles qu'elle faisait rire en les chatouillant sur tout le corps jusqu'à ce que mort s'ensuive" ? (p.172).

Cette peur très tôt assimilée par les enfants ne facilitera point les relations avec les adultes et l'auteur d'*Oumelkheir* consacre une bonne partie du roman à cette séparation si malheureuse des sexes et des générations. Et, en effet, une des premières contraintes que rencontre Oumelkheir est l'absence de communication avec sa mère. Le manque de spontanéité entre elles est vécu comme un drame par l'enfant : "...Oumelkheir ne parlait jamais à sa mère de ce qu'elle faisait à l'école" (p.44). Loin d'être due à la scolarisation de la fillette, cette coupure est érigée en règle d'or pour mener à bien l'éducation des filles : "...Eduquée à subir en silence, elle ne dit rien tout au long de la diatribe maternelle" (p.171). L'enfant ne peut que rêver : "Soustraite à l'éducation répressive et débilitante des femmes, Oumelkheir aurait été courageuse comme son père, non craintive comme sa mère" (p.249). Il y a dans cette remarque plus que l'attachement, en quelque sorte naturel d'une fille pour son père : en effet, pour un incident qui se produit à l'école, par exemple, le père trouve une solution rationnelle ("faire établir un certificat médical et déposer une plainte contre cette guenon d'institutrice"), alors que la mère se contente de se plaindre ("Laalia se lamenta et s'en remit à Dieu pour punir et venger"). Ainsi isolée, la petite fille vivra une solitude déprimante. Faut-il s'étonner si l'école va être investie de tant d'espoirs, de tant de promesses ?

Le monde du savoir dont ce père si bien inspiré lui a ouvert les portes va absorber toutes ses énergies, l'envoûter. Et les descriptions détaillées qu'en donne l'auteur montrent bien, s'il en était besoin, combien cette expérience est révélatrice à ses yeux d'un changement profond en train de s'opérer dans l'Algérie traditionnelle,

pendant la colonisation : l'accès à l'instruction commence à devenir réalité pour les plus démunies des démunis.

On objectera que seul le dépit poussa Abdelkader à inscrire ses filles à l'école, qu'au départ, il ne s'agissait d'obtenir que le certificat d'études et savoir, comme on disait, "écrire une lettre et lire le journal" (cette remarque ne figure pas dans le roman, ce sont les paroles d'une chanson populaire de l'époque). Il est évident que cela ne fait pas encore tache d'huile, pas aussi rapidement qu'on l'eût souhaité et on n'oublie pas que le défi est mené au prix de multiples privations et même humiliations, de larmes, mais enfin la scolarité des enfants de Abdelkader et surtout celle de ses filles est avant tout une belle réussite. Les contraintes, Oumelkheir, et plus tard sa sœur, en ont subies de toutes sortes. D'abord avec la directrice raciste qui refuse la première inscription d'Oumelkheir à l'école : "Quelle audace, se dit-elle, un Arabe qui veut inscrire sa fille ! Il se croit en pays conquis ! C'est tout juste si on arrive à caser nos enfants et ils nous amènent les leurs ! Il faudrait peut-être, pour leur faire plaisir, mettre nos enfants dehors pour laisser la place à leurs petits pouilleux !" (p.34). Plus loin, l'amertume de l'enfant en même temps que sa détermination apparaissent clairement face à cette attitude méprisante : "Abdelkader ne soupçonna pas les représailles exercées sur sa fille; celle-ci ne se plaignit jamais, ayant décidé de tout endurer en silence..." (p.36). Un fait notable est à relever : Oumelkheir tire justement son endurance de la conscience très tôt acquise des valeurs positives véhiculées par l'école, malgré la présence de quelques individus au comportement blâmable. L'ardeur au travail, les qualités requises pour achever les tâches entreprises, les vertus prônées par les textes étudiés en classe l'aideront à surmonter les difficultés qu'elle considère précisément comme devant être passagères. Naîtra ainsi en elle un sentiment sincère et profond pour l'une de ses maîtresses d'école. Ce sentiment naturel d'un enfant pour qui lui inculque le savoir et surtout pour qui paraît tout maîtriser, ce sentiment naturel, Oumelkheir en fera le pilier de son ascension. Il lui facilitera la réussite scolaire et lui ouvrira les portes du collège, ce qui était du domaine de l'inconcevable pour la petite Clauzélienne.

Il faut, pour préciser les sentiments de l'enfant, ajouter que jamais Oumelkheir ne s'identifia à "l'autre". Non, l'école n'appartenait pas à "l'autre" et madame Daniel était un être à part. Loin d'admirer l'école en bloc, Oumelkheir se montra très critique envers une de ses enseignantes qu'elle juge indigne de ce métier. Plus tard, au collège, un professeur médiocre aura droit à son mépris.

Au départ, la réussite d'Oumelkheir et son attachement à l'école sont avant tout un sentiment encore flou, la perception vague d'un autre chose à peine entrevu et surtout le désir de ne pas vivre comme sa mère, sa tante, sa grand-mère. Un sentiment de liberté ? Un sentiment des valeurs universelles que défend l'école et qui, pour Oumelkheir, sont toutes entières concentrées dans cette chanson d'enfant :

*"Le travail qu'on aime
Loin d'être une peine
Réjouit le cœur"*

Travail bien fait, travail parfait, que de portes n'ouvriras-tu pas à la petite fille ! D'ailleurs, l'auteur, interprétant plus tard ces impressions confuses, ne s'y trompe pas, qui place toute cette agitation dans une filiation des plus élogieuses : celle des ulémas progressistes : "Si elle avait connu les écrits et la doctrine des réformistes musulmans, elle aurait rétorqué à ces hommes, abêtis par les préjugés et l'ignorance

— mais en aurait-elle eu le courage ? — que les ulémas étaient des hommes de progrès et non les nationalistes sectaires qu'ils imaginaient, qu'en particulier, ils plaaidaient pour l'éducation des filles et donnaient l'exemple en instruisant les leurs dans leurs propres écoles ou les écoles françaises” (p.239).

A travers l'expérience scolaire est aussi restitué le petit monde de l'enfance, avec ses cruautés, ses peines et sa logique propre. Ainsi des disputes savamment préparées et orchestrées par les enfants eux-mêmes, ainsi des jalousies devant les notes obtenues et la vision qu'a Oumelkheir de son père l'accompagnant à l'école. Dans ces descriptions, on peut parfois se demander s'il n'y a pas interférence entre les interprétations de l'auteur et celles de son personnage, car on reste étonné devant certaines remarques de la petite fille, comme celle-ci, par exemple : “La Clauzélienne en fut surprise comme d'une absurdité, mais nullement blessée, car le racisme d'un être médiocre glissait sur elle” (p.204). Oumelkheir serait-elle si sage ?

Cette immersion totale dans le souvenir, alors même que l'auteur semble se poser en observateur, marque en fait toute l'organisation du matériau romanesque. Et il arrive très souvent que, revivant les périodes cruciales de son existence, Oumelkheir se laisse submerger par toutes ses réminiscences. Les contours paraissent dès lors parfois se briser sous la levée d'une soupape débordante, film au montage plus ou moins douloureux. L'auteur semble alors ployer lui aussi sous le flot des souvenirs.

Le texte eût gagné assurément à être construit sur moins de profusion de détails, de situations, de personnages. On eût aimé, par exemple, voir quelques figures campées avec plus de précisions. Mais l'auteur ne chercherait-il pas, ne serait-ce qu'inconsciemment, à exorciser par ce dire si exhaustif la vague montante d'images bouleversantes ?

Il reste, et c'est essentiel, primordial que ce livre de femme, écrit sur les femmes, constitue un jalon notable sur le chemin d'autres livres, d'autres dits féminins, enfin à l'expression majeure acquis. L'auteur, en tout état de cause, paraît optimiste. Car, pour ma part, je vois dans la conclusion du roman de H. Kadra-Hadjadji un grand espoir : la fugue d'Oumelkheir la sage, consacrée — a posteriori, il est vrai, — par la plus respectable des femmes, La Vénérable, cette fugue est l'ouverture d'un chant de liberté.